

VINGT ANS A LA BASTILLE

I

LE RENEGAT

Le 15 novembre 1768, au plus fort de la famine qui désola Paris et la France à cette époque, une foule nombreuse se pressait dans la halle aux blés, que l'architecte Camus de Mazières venait d'achever. On s'agitait, on se questionnait l'un l'autre, et sans doute les nouvelles qu'on échangeait à voix basse n'étaient pas satisfaisantes, car la consternation était peinte sur tous les visages. Il y avait là, contre l'usage, de pauvres femmes couvertes de haillons, au teint pâle, traînant par la main des enfants demi-nus. Elles s'approchaient timidement des groupes pour saisir quelques mots au passage, puis elles s'éloignaient en donnant des signes de désespoir. La colère et la menace brillaient dans les regards de quelques hommes du peuple, mais ils n'osaient élever la voix, et se seraient la main avec une sombre énergie. Une troupe de soldats gardait, le fusil sur l'épaule, les avenues du marché, des individus rébarbatifs parcouraient les groupes. Ce déploiement de forces comprimait également les cris de rage et les plaintes douloureuses; il ne sortait de cette foule mobile qu'un murmure sourd, étouffé par la terreur.

Au milieu de ces gens en gueulilles, ou du moins modestement vêtus, qui remplissaient la halle, deux hommes, dont l'extérieur annonçait l'opulence et dont l'air tranquille semblait insulter à la tristesse commune, se promenaient en causant et attiraient particulièrement l'attention.

L'un, âgé d'environ trente ans, était en habit noir, et le reste de son costume, complètement noir aussi, l'eût fait prendre pour un membre du clergé, si l'épée, dont la poignée d'acier ciselé, se jouait sur les poches de sa veste de velours, n'eût désigné un laque attaché à la haute administration cléricale. Ses cheveux légèrement poudrés, seulement pour se conformer à la mode, encadraient un visage noble, régulier, plein de caractère et d'expression. Son compagnon, au contraire gros financier d'une quarantaine d'années, à la tournure commune, avait une de ces figures fraîches, rondes, fleuries, faites pour refléter une béatitude toute matérielle ou pour recevoir l'empreinte d'un éternel sourire. Son costume annonçait plus de recherche et de richesse que celui du personnage vêtu de noir. Ses manchettes et son jabot étaient de la plus fine dentelle de Malines, son habit de couleur changeante, les diamants qui brillaient à ses doigts, l'ampleur de sa perruque à la conseillère, son air fier et dédaigneux, trahissaient un heureux du siècle, au milieu des pauvres plebeïens assemblés dans le marché public.

C'était donc sur ces deux hommes que se portait la curiosité passablement hostile de la foule. Quand ils s'approchaient de quelque groupe, on s'avertissait par un signe, on se taisait, on baissait la tête, et on ne reprenait la conversation à voix basse que lorsqu'ils étaient passés.

L'intimité qui semblait exister entre eux était en effet de nature à exciter l'attention de ceux qui les connaissaient l'un et l'autre, et à justifier des suppositions étranges. Le personnage si bouffi de gloire et d'importance s'appelait Pierre Malisset: c'était un ancien boulanger de la rue Baudrier, qui, après avoir fait banqueroute, avait acquis une funeste célébrité dans les marchés à blés, où il achetait d'immenses quantités de grains pour le compte du roi. Or, on se disait à l'oreille que cette entreprise des blés du roi, présentée comme un acte de prévoyance de la part du gouvernement, n'était en réalité qu'un vaste système d'accaparement au profit de quelques financiers dont Malisset était l'agent responsable. On racontait qu'un pacte secret, fétri du nom de *pacte de famine*, avait été conclu par les membres de cette société; au moyen d'une ferme énorme qu'ils payaient aux ministres et à la cour, ils avaient acquis le droit de vendre au poids de l'or le pain dont se nourrissait le peuple. Malisset et ses complices passaient donc pour être les auteurs de la misère publique, on

assurait qu'il dépendait d'eux de ramener l'abondance dans Paris et dans la France entière, alors on proie aux horreurs de la disette. Aussi l'indignation publique ne trouvait-elle pas de termes assez énergiques pour maudire tous bas cet audacieux qui, couvert de bijoux, venait ainsi la braver ouvertement.

Une chose plus étonnante encore que l'audace de Malisset c'était de voir à ses côtés, et sur le pied d'une familiarité amicale, un homme qui avait toujours été l'ennemi des accapareurs, qui les avait attaqués, soit clandestinement dans les pamphlets, soit ouvertement devant les parlements, dans des mémoires d'économie sociale. Prévot de Beaumont, ainsi s'appelait le compagnon de Malisset, était secrétaire du clergé, et avait passé jusque-là pour un chaud partisan des idées philanthropiques du docteur Quesnay, dont plus tard Turgot devint le continuateur. Les habitués de la halle avaient eu souvent occasion de le voir au milieu d'eux, lorsqu'il venait les questionner avec intérêt sur les causes de la rareté des grains et sur les moyens d'y remédier: ils le connaissaient bon, généreux, ami du pauvre, ils ne pouvaient donc comprendre cette subito et bizarre liaison entre deux hommes si peu faits pour s'entendre.

— Parbleu! disait l'un avec une rage concentrée, ne voyez-vous pas que votre M. de Beaumont a fait comme les autres écrivassiers! Ces gens ont l'air de défendre le peuple, mais c'est pour qu'on achète leur silence. Les accapareurs sont riches, ils ont encore fermé la bouche à celui-là, et se sont fait de lui un trophée, afin de nous apprendre que nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

— Silence donc! silence! reprit son voisin d'un air mystérieux, je connais M. le secrétaire du clergé, moi, et je sais qu'il s'occupe activement des intérêts du peuple... Si l'on osait parler, on vous en dirait plus long: mais soyez convaincu, si M. de Beaumont paraît être l'intime de ce scélérat de Malisset, qu'il a de bonnes raisons pour cela.

— Peut-être Malisset l'a-t-il pris pour sauvegarde, dit un autre. on a parlé d'émeute, et ce poltron d'accapareur n'est pas fâché d'avoir près de lui quelqu'un dont l'influence pourrait le tirer d'un mauvais pas.

— Croyez-vous qu'il en ait besoin? fit le premier avec ironie, en désignant les soldats postés aux entrées du marché.

Pendant que cette conversation avait lieu dans un coin obscur de la halle, Malisset et Prévot de Beaumont, après une assez longue promenade à travers la foule, s'étaient approchés de la porte qui donne dans la rue de Grenelle; là ils s'arrêtèrent et échangèrent quelques paroles dernières avant de se séparer. Or, les soupçons exprimés par un des précédents interlocuteurs au sujet du secrétaire du clergé étaient bien fondés, si on en juge par le dialogue des deux nouveaux amis.

— Eh bien! mon cher, disait le financier en haussant les épaules, vous le voyez, le peuple est très sage, et ce serait folie de se porter son avocat quand il ne songe pas lui-même à protester... Je vous félicite donc d'avoir renoncé enfin à vos projets de réforme, d'être venu franchement à nous... Vous avez des talents administratifs très-précieux, nous saurons les employer.. Votre charge de secrétaire du clergé, je crois, ne conduit pas à grand'chose. Vous avez, m'a-t-on dit un père, une femme, un enfant, une famille enfin, et vous n'êtes pas riche... Il faut songer à votre fortune!

Le jeune homme répondit par un signe équivoque.

— Depuis notre dernière entrevue, continua Malisset d'un ton de bonhomie, j'ai vu nos messieurs, je leur ai fait vos conditions. Venez ce soir souper à ma petite maison; ils y seront tous, et vous les trouverez, j'espère, fort bien disposés. Plusieurs d'entre eux ont cependant encore sur le cœur une certaine proposition adressée par vous à M. d'Invan, et qui avait pour but de nous faire tous pendre. Mais je compte annoncer votre conversion franche, complète, définitive; je me porterai garant de votre bonne foi, et toutes les difficultés seront levées, nous ne voulons pas la mort du pécheur... Eh bien! mon cher, sur ma parole, ajouta-t-il en riant, aux termes où nous en